A Paris, une exposition met en lumière Amílcar Cabral, révolutionnaire guinéo-capverdien qui fit de la culture une condition de l'émancipation

Cabral, humaniste radical

JULIE HENOCH, À PARIS

Expo ▸ Il y avait comme un sentiment de hasard providentiel à la sortie du vernissage d'«Amílcar Cabral – Pour un humanisme radical», dont les affiches ont été largement diffusées dans le métro parisien. Pour rejoindre Mansa, la Maison des mondes africains, dans le 11e arrondissement, il a fallu se frayer un chemin entre pancartes et lycéen·nes mobilisé·es, prémices des colères des jours qui suivront. L'exposition semblait répondre à la nécessité de chercher une pensée capable de relier la révolte à un véritable projet de transformation sociale.

Nouvelle institution dédiée à la création et à la transmission des cultures issues des mondes africains, Mansa se veut un carrefour entre disciplines et territoires. Un lieu tout indiqué pour accueillir celui qui fit de la culture une force politique. Pourtant, Amílcar Cabral (1924-1973) demeure méconnu dans le monde francophone hors des cercles universitaires ou militants. Moins familier que Frantz Fanon ou Thomas Sankara, cet ingénieur agronome, théoricien de la décolonisation et fondateur du Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (PAIGC) a laissé une œuvre dont les traductions françaises sont aujourd'hui difficiles à trouver.

Diptyque photographique d'un portrait d'Amílcar Cabral par l'artiste franco-guinéen Nú Barreto.

PAUL LABOURIE / MANSA

«La libération nationale est un acte de culture»

Né en Guinée portugaise, élevé en partie au Cap-Vert et formé à Lisbonne, Cabral consacra sa vie à libérer ces deux territoires de la domination portugaise. Il fut assassiné en 1973, quelques mois avant l'indépendance de la Guinée-Bissau. Mais son ambition dépassait la souveraineté nationale: remplacer les administrateurs coloniaux par des dirigeants africains ne suffirait pas si les structures de dépendance et les inégalités n'étaient pas profondément remises en question.

C'est autour de cette conviction que s'articule l'exposition. Neuf artistes contemporain·es issu·es des mondes africains et lusophones dialoguent avec Cabral pour éprouver la portée de ses idées. La domination coloniale, selon lui, ne confisque pas seulement terres et ressources: elle entrave la capacité des peuples à créer leur propre histoire, dévalorise leurs savoirs et expressions. La libération, pour lui, passe donc par un mouvement populaire de ré-appropriation et co-création

Cette conception prit corps dans les territoires libérés par le PAIGC. Cabral voulait y expérimenter une société nouvelle: développer l'accès à l'école et aux livres, encourager l'éducation des filles, adapter l'enseignement au monde rural, encourager artistes et musiciens. Faire de la culture un bien commun et non le privilège d'une élite, une résistance culturelle indissociable de la lutte politique.

Comprendre les mécanismes du pouvoir

«Personne n'a encore réalisé une révolution victorieuse sans théorie révolutionnaire.» La formule résume l'exigence intellectuelle de Cabral. Renverser un pouvoir ne suffit pas: il faut comprendre les mécanismes qui le soutiennent, identifier les forces sociales et définir les transformations à accomplir. Sans cela, la révolution risque de changer les dirigeants sans changer le système. Son travail d'agronome et sa connaissance des campagnes lui avaient appris à partir des réalités concrètes plutôt qu'à appliquer d'autres modèles révolutionnaires préexistants. Sa théorie se nourrit constamment de l'expérience, et la liberté et l'égalité ne sont pas seulement des principes à proclamer, mais des conditions matérielles, sociales et culturelles à construire collectivement.

Cette exposition pluridisciplinaire, tout autant qu'une série de rencontres associées, prolongent sa conception de la culture. Plusieurs films de Sarah Maldoror, pionnière du cinéma anticolonial, saisissent avec une bouleversante modernité la puissance des expressions populaires. Le Capverdien Bento Oliveira, lui, compose des tableaux à partir de peaux de tambours, instruments chargés de mémoire et de résistance. Son jeune compatriote Yuran Henrique convoque dans ses dessins Orunmilà, figure yoruba de la sagesse et de la divination. Quant au saisissant portrait de Cabral en diptyque inversé, signé par l'artiste franco-guinéen Nú Barreto et repris sur l'affiche, il évoque autant la force de cette figure que les paradoxes de son héritage.

Bande-son magnifique

Il faut aussi prendre le temps de s'asseoir pour écouter la bande-son de l'exposition diffusée en continu et concoctée par Rocé, musicien et glaneur infatigable des musiques de luttes, qui propose une compilation de résonances panafricaines de la pensée de Cabral. On aimerait pouvoir emporter cette magnifique sélection – une envie endiguée par l'industrie musicale et ses complexes droits de diffusion – tant elle rappelle combien la musique conserve en elle les aspirations collectives… Toutes ces œuvres tissent des rhizomes plutôt qu'un récit linéaire et rendent sensible ce que Cabral appelait *a luta* (la lutte): une culture faite de circulations et de réinventions.

A l'heure où les contestations peinent à dessiner un horizon commun, (re)découvrir la pensée de Cabral permet de mieux réfléchir: comment passer du refus de la domination à la construction effective d'une autre société? Pari gagné pour Mansa, qui parvient à donner envie de rouvrir les textes, et reprendre le travail de pensée qu'exige toute ambition de changement. I

A voir jusqu'au 13 décembre 2026, tous les jours de 14h à 19h. Entrée libre sur réservation.

Détails de l'exposition et agenda des rencontres de la programmation associée sur mansa.fr

CINÉMA

LUCIENNE LANAZ EN PLAN-FIXE

Lucienne Lanaz a rejoint la collection des Films Plans-Fixes – des interviews de 50 minutes tournées en noir et blanc avec des personnalités suisses. Intitulé *Femme cinéaste, libre et rebelle,* cet entretien mené par Frédéric Maire rend hommage à une réalisatrice autodidacte et farouchement indépendante, à laquelle nous avions consacré un portrait en 2022. Trois séances, en sa présence et suivies d'un apéro, sont prévues ces prochains jours à Tramelan (me 21 octobre à 18h30 au Cinématographe), Moutier (sa 24 à 17h30 au Cinoche) et Delémont (di 1er novembre à 18h à La Grange). **MLR**

CONCOURS KATTENBURG

LE BARYTON YURII STRAKHOV PRIMÉ

Le baryton ukrainien Yurii Strakhov a remporté le premier prix du Concours de chant lyrique Kattenburg à Lausanne. Le jeune chanteur, formé à la Haute école des arts de Berne, s'est imposé vendredi face à cinq autres finalistes et empoche 25 000 francs. La finale de la 5e édition du concours s'est déroulée vendredi soir à l'Opéra de Lausanne. Yurii Strakhov y a interprété deux airs, accompagné comme les autres candidat·es par l'Orchestre de l'HEMU, sous la direction du chef québécois Jean-Marie Zeitouni. Le jury, réunissant notamment les directeurs de maisons d'opéra suisses, a attribué le deuxième prix, doté de 15 000 francs, à la soprano genevoise Lisa Tourniaire. La soprano française Mathilde Louvat, étudiante à l'HEMU de Lausanne, complète le podium et reçoit 10 000 francs. Au-delà des récompenses financières, la finale leur offre une vitrine devant des professionnels susceptibles de peser sur la suite de leur carrière. **ATS**

THÉÂTRE (VD)

DÉLIER LA PAROLE

Wave Bonardi évoque la question des agressions sexuelles sur mineur·es dans son seule-en-scène, *Délier.* Son approche documentaire, après avoir mené une série d'entretiens en collaboration avec une psychologue auprès de personnes ayant subi des violences de ce type dans l'enfance, se mêle à une langue poétique. L'autrice-comédienne a écrit et joué la pièce, qu'elle a créée à L'Etincelle à Genève l'an dernier (notre critique du 7 février 2025). «Wave Bonardi nous parle de la mémoire et de ses absences, d'un rapport dégradé à son corps, du défi à relever pour vivre une vie affective, intime et sexuelle 'normale'.» Après le festival Friscènes à Fribourg, ce solo salué par le public est repris au Théâtre 2.21, à Lausanne, du 22 au 25 octobre. **CDT**

Expo de portraits des habitant·es des Trois-Chêne

Voie verte ▸ Une série de portraits des habitant·es des Trois-Chêne est à découvrir jusqu'au 8 janvier 2027 en plein air, le long de la Voie verte entre Thônex, Chêne-Bourg et Chêne-Bougeries. Ce projet du photographe Andréas Schweizer interroge le vivre-ensemble et raconte les liens des habitant·es avec leurs communes.

«Visages pour le futur» propose une première série de portraits grand format en noir et blanc. Des dizaines de femmes, d'hommes et d'enfants lié·es au territoire par leur lieu de vie ou de travail ont accepté de prendre la pose devant l'objectif. Réalisés en gros plan, ces portraits composent une galerie humaine à l'échelle des Trois-Chêne.

Les personnes qui ont participé à ce projet ont rédigé un texte évoquant leur parcours et leur rapport à leur commune. Ces récits personnels évoquent souvent la notion de terre d'accueil et disent, plus largement, quelque chose de la région, de son histoire et de ses traditions. Ils peuvent être lus via des codes QR intégrés aux images.

Andréas Schweizer est le lauréat de la première Bourse culturelle du Fonds d'art de la Ville de Thônex. D'ici les prochaines années, ce Thônésien réalisera une série de 99 portraits qui seront réunis dans une capsule temporelle. Cette collection sera dévoilée à nouveau en 2075, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Bourse culturelle. **ATS**

Rire du travail

Cinéma ▸ A Vevey, le VIFFF accueille Gérard Jugnot et raille le monde professionnel.

La 12e édition du Vevey International Funny Film Festival (VIFFF) démarre aujourd'hui avec la projection de *Dov'è la Fiesta?* du cinéaste italien Niccolò Gentili. Dédiée à la comédie, la manifestation explore le genre sous toutes ses formes et horizons avec 48 longs métrages et 23 courts provenant de 26 pays différents, une centaine d'événements et un invité de marque: l'acteur et réalisateur Gérard Jugnot, qui présentera cinq de ses films – dont le dernier, *Mauvaise Pioche* – et évoquera son approche du genre lors d'une masterclass.

Dans son focus «Au boulot!», le VIFFF se penche cette année sur le monde du travail. «De la chaîne de montage au *call center*, la comédie n'a jamais cessé d'observer les mutations et les absurdités du monde professionnel pour mieux nous y confronter», affirment Loïs de Goumoëns et Maryke Oosterhoff, codirecteur·ices du festival. Des *Temps modernes* de Chaplin à *Johnny Keep Walking!*, «critique jubilatoire de la bureaucratie chinoise» réalisée en 2023 par Dong Runnian, une quinzaine de films en témoignent. Une thématique qui inspire notamment Nicolas Charlet et Bruno Lavaine, dont la série TV *Message à caractère informatif* détourne des images de films d'entreprises pour narrer les mésaventures absurdes des employé·es de la prototypique COGIP. Le tandem a ensuite écrit et réalisé plusieurs longs métrages, à (re)voir à Vevey, où il donnera encore une masterclass loufoque sous forme de réunion d'entreprise.

En marge de la compétition internationale, le riche programme du festival se déploie dans différentes sections: VIFFF Explore réunit des films qui repoussent les limites du genre, CHCHCH: comédies suisses met à l'honneur l'humour helvétique, les Nocturnes flirtent avec l'horreur et le Mini vifff s'adresse au jeune public. Un hommage sera encore rendu à feu Rob Reiner, réalisateur de comédies cultes comme *Quand Harry rencontre Sally* ou le documenteur *This is Spinal Tap*. Enfin, l'open air du festival déménage de la place du Marché au Jardin du Rivage, pour sept séances gratuites sous les étoiles. Chaque année, le VIFFF rend ainsi ses lettres de noblesse à un genre populaire souvent méprisé, embrassé ici dans toute sa diversité. **MLR**